



L'Anachronique du flâneur

Ivan Sigg

N° 5

Par Marc Albert-Levin

Aujourd'hui, comme toujours, je voudrais bien commencer par la fin, par ce qu'il y a de plus neuf, de plus nouveau. Par exemple, par la présentation, hier soir, jeudi 20 juin, à La Lucarne des Ecrivains, d'un ouvrage de Régine Deforges, paru en avril 2013 aux Editions de la Différence : « *Les Filles du Cahier volé* ». (Voir à la fin de cette Anachronique)

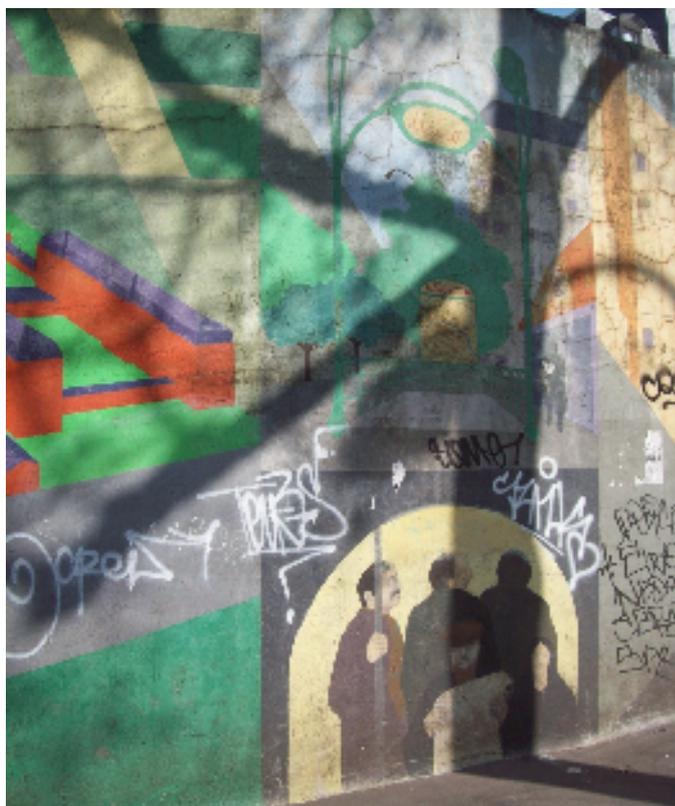
Mais je traîne comme un boulet le désir de parler des grands disparus de l'année dernière, Sooky Maniquant en janvier 2012 et Oscar Niemeyer, en décembre de la même année. Sans oublier Stéphane Hessel, en février 2013. Les deux derniers, passés à très peu d'intervalle de l'autre côté du rideau de l'air, n'ont pas besoin que je batte du tambour pour eux. Ils sont mondialement connus, et laissent derrière eux des œuvres architecturales et littéraires qui assureront sans doute longtemps leur présence dans le souvenir des êtres humains. Le mystère serait plutôt : « quel lien votre flâneur inconnu pouvait-il bien avoir avec eux ? »

C'est à Oscar Niemeyer que j'ai dû mon premier grand article publié dans « *Les Lettres Françaises* », l'hebdomadaire d'Aragon, en août 1965. C'était à l'occasion, précisément, de la mort de Le Corbusier. Les spécialistes de l'architecture étant tous en vacance, le secrétaire de rédaction, René Bourdier, avait eu l'idée de m'envoyer lui poser quelques questions dans son hôtel parisien. Niemeyer avait au même moment une exposition au Musée des Arts Décoratifs. Il m'y avait conduit et m'en avait fait faire, pendant plusieurs heures, la visite guidée. Puis il m'avait renvoyé à Aragon (qui n'y était pour rien) en le remerciant de lui avoir dépêché « *ce jeune et brillant journaliste* ». J'avais 24 ans. C'est la qualité de certains encouragements que de vous tenir chaud toute une vie. Je n'ai jamais oublié le charme et la passion de ce petit homme brun, ni cette modestie qui semble être l'apanage des grands hommes. La magie du net, qui comme chacun sait « ne mange pas de papier », me permettrait de défier le temps et l'espace et de partager avec vous cet incunable (on dirait maintenant cet article *vintage*), en un instant, simplement en cliquant sur « *C'était le maître, un grand maître* » « lire la suite de l'article » !

Quant à Stéphane Hessel, j'avais écrit, dans « *La Gazette de la Lucarne des Ecrivains* » un article sur son ouvrage en collaboration avec Elias Sanbar, « *Le Rescapé et l'Exilé* ». Je devais le rencontrer avec Cordula Treml, une amie photographe allemande, le jour même de son décès. C'est ce que l'on pourrait appeler un rendez-vous radicalement manqué. Etrange histoire que celle de l'humanité, ainsi faite d'apparitions et de disparitions, mais heureusement aussi de ce que l'on pourrait prendre pour des réapparitions, lorsque surgissent de nouvelles personnes qui travaillent à la réalisation d'un même idéal, ou du même grand but.

Le Chef-d'œuvre inconnu

La première de ces trois disparus, Sooky Maniquant, était une grande amie. J'ai écrit sur son travail (estampes, peinture et sculpture) tout au long de sa vie et du même coup, de la mienne. Quand en 1995, j'avais fondé une association qui s'appelait « Le Chef-d'œuvre inconnu » et assumé pendant trois ans la direction artistique de la Galerie JaJa, Bd Sérurier, dans le 19^e à Paris, j'avais immédiatement contacté Sooky. Elle faisait déjà partie du cercle à mes yeux fascinant de mes semblables, frères et sœurs, ceux dont les vies elles-mêmes sont des chefs-d'œuvre inconnus. Sooky avait fait, en 1995, à la Galerie JaJa, une très belle exposition. Jacques Bertin, l'architecte de la galerie, lui-même auteur à Paris, dans les années 80, de très nombreux murs peints – celui de l'hôpital Tenon, par exemple, maintenant presque entièrement défigurés par ces graffitis urbains qui font aux murs ce que les herbes folles dans la nature font aux vieilles pierres ...



Mur peint de l'hôpital Tenon peint par Jacques Bertin, graffité et embelli par l'ombre portée d'un arbre riverain.

Jacques Bertin, donc, le premier Jacques de JaJa, l'autre étant l'écrivain oulipien Jacques Jouet – avait été assez fâché des installations que Sooky avait faites sur le beau plancher de sa galerie. Elle y avait disposé des barbelés, des graviers et des coupures de journaux pleines d'images de guerre déchirées et froissées, contrastant avec des têtes sculptées exprimant toute la douceur et la compassion de bodhisattvas d'Extrême Orient. Et quand nous avons fait, le 16 avril 1996, notre « Hommage de JaJa au mage de Dada » en l'honneur de Tristan Tzara qui aurait eu cent ans ce jour-là, Sooky Maniquant y avait participé avec le tableau que voilà :



Elle l'avait signé 1989-96, ce qui prouve qu'elle avait recopié de sa main sur un dessin-sculpture plus ancien, ces lignes que la taille de l'image ne permet pas de déchiffrer :

Je chante l'homme vécu / à la puissance voluptueuse du grain de tonnerre ... Je parle de qui parle je suis seul ... Je pense à la chaleur / que tisse la parole/ autour de son noyau / le rêve ... Les vies se répètent à l'infini jusqu'à ... et en haut, si haut que nous ne pouvons pas voir / et avec des vies à côtés que nous ne voyons pas / l'ultra violet de tant de vies parallèles / celles que nous aurions pu prendre / celles par lesquelles nous aurions pu ne pas venir au monde / ou en être déjà partis depuis longtemps, si longtemps / qu'on aurait oublié et l'époque / et la terre / qui nous aurait sucé la chair / sels et métaux liquides limpides / au fond des puits.

Ecrire sur les amis disparus, c'est les faire revivre un peu, et exposer leurs œuvres, c'est faire entendre le discours qu'ils souhaitaient que l'on retienne d'eux. Odile Van Bay me donne cette possibilité de rendre hommage à Sooky Maniquant dans sa Galerie Médiart, rue Quincampoix, au mois de juillet. Je lui en suis reconnaissant et vous en offre l'invitation, copié-collé.



Soo

ky Maniquant, Sur la vague de l'art moderne, huile sur toile, 100 x 65 cm, 2006

Ma sœur aux yeux d'Asie

« *Ma sœur aux yeux d'Asie* », c'est le titre d'un roman de Michel Ragon que j'ai retrouvé dans la bibliothèque de Sooky, et qu'il lui avait dédié. Ce grand ami, romancier mais aussi l'un des critiques d'art les plus perspicaces du XX^e siècle, parlait d'une demi-sœur ramenée en Vendée « du Tonkin », comme on disait alors, par son père, soldat de l'armée coloniale.

Sooky Maniquant (1934-2012) a été ma sœur en art depuis le milieu des années soixante. Et j'aime la résonance que peut prendre encore ce titre pour sa vraie sœur, Michèle, venue tout exprès de Nouvelle-Calédonie pour faire revivre le travail de Sooky. Elles ont fait ensemble, au fil des ans, de nombreux voyages, en explorant la géographie autant que la poésie du monde.

En cinquante ans d'un parcours étonnant, Sooky Maniquant a relevé avec talent de multiples défis d'un art contemporain qui n'a cessé de chercher son visage. Après avoir maîtrisé la figuration académique, elle s'est lancée dans l'abstraction et les recherches de matière. A cette époque, à Paris, les aînés dans cette veine étaient le Japonais Key Sato, le Français James Guitet ou les Espagnols Antoni Tapiès ou Luis Feito. Abandonnant les recherches de texture, elle a ensuite élaboré une sorte de paysagisme abstrait, presque immatériel, avec de grands gestes fluides exprimant une grande sérénité. Elle a fait jaillir la lumière au creux d'un geste calligraphique imprégné des couleurs de ce Lubéron où elle avait choisi de vivre. A partir des années 1990, elle a offert au regard un monde qui n'appartenait plus qu'à elle. De larges coups de brosse sur papier rugueux, épinglés au fond de

boîtes carrées ou rectangulaires, porteuses de petits visages sculptés d'une grande finesse.

Sooky a toujours été amoureuse des livres et de la poésie. Encore pensionnaire de la Villa Velasquez à Madrid, elle a lu avec passion Federico Garcia Lorca en espagnol. Et plus tard le *Canto General* de Pablo Neruda. Elle a exposé, à la bibliothèque du Centre Pompidou et au Centre de la Poésie d'Avignon, une interprétation très personnelle de nombreux haïkus japonais. Elle a voulu mettre en couleur deux auteurs amoureux comme elle du Lubéron, Albert Camus et René Char et a ainsi créé des œuvres en résonance avec ces voix majeures du XX^e siècle.

Du 4 au 21 juillet 2013, ces œuvres rares, toiles, livres et sérigraphies seront visibles à la Galerie Médiart, rue Quincampoix. Le hasard, qui n'existe pas, veut que ce soit à quelques pas de « La Maison de la Poésie », Passage Molière où Sooky Maniquant est venue bien des fois écouter des lectures d'auteurs qu'elle aimait. Si le verbe aimer me vient souvent à l'esprit en pensant à elle, c'est parce qu'elle était amoureuse de la nature et haïssait tout ce qui la détruisait. Amoureuse de la beauté et de la poésie et en rébellion contre tout ce qu'elle trouvait vulgaire et laid. Amoureuse de la paix, sur une planète affreusement défigurée par les guerres. Voilà ce qu'elle a tenté toute sa vie d'exprimer par les formes et les couleurs vibrantes qu'elle nous a léguées.

Rendez-vous donc en juillet avec ceux qui voudront. Galerie Médiart 109 rue Quincampoix 75003 Paris – 01 42 78 44 93 Exposition du 2 au 21 juillet, tous les jours, sauf le dimanche, de 14 h à 22h.

Les cahiers volés

Me voici arrivés à ce dont je voulais parler dès le commencement : Le livre de Régine Deforges « *Les filles du cahier volé* ».

Quand j'ai connu Régine – mais peut-on dire que l'on connaît une personne aperçue brièvement quarante ans plus tôt ? Hier soir, elle en avait perdu tout souvenir – c'était dans sa librairie l'Or du Temps, Place Clichy. A l'époque, elle avait poussé l'amour du livre jusqu'à être libraire elle-même. Elle venait tout juste de publier son premier livre, pudiquement rebaptisé « Irène ». Il s'agissait du « Con d'Irène » dont ce con d'Aragon, mon estimé patron, ne voulait pas reconnaître qu'il était l'auteur. Jean-Jacques Pauvert, allait publier mon tout premier livre « Un Printemps à New York » – des notes de voyage reprenant en fac-similé des articles parus dans « Les Lettres Françaises », insérant le « déjà publié dans le journal » dans l'impubliable journal intime.

J. J. Pauvert m'avait demandé si je pourrais obtenir d'Aragon qu'il signe ce texte qui commence par « *Ne me réveillez pas, nom de Dieu, salauds ne me réveillez pas, attention, je mords, je vois rouge* » et dont un des chapitres se termine par « *Enfer, que tes damnés se branlent, Irène a déchargé.* » Et Aragon, quand je le lui avais demandé, m'avait répondu : « Pas question ! Tu comprends, petit, ils me feront des procès. Mais il suffit de savoir lire pour voir que c'est de moi ! »

En effet, le raccourcissement du titre ne suffit pas à faire échapper le livre à la censure, et c'est bien à Régine que les procès furent faits. Elle rappelle dans son livre qu'elle était convoquée par un commissaire de police de la Mondaïne, au moment même où l'un des slogans de Mai 1968, était « Interdit d'interdire » !

La soirée d'hier m'a appris que ce courage d'affronter les hypocrites et les bigots – dont Régine Deforges a largement fait

preuve dans toute sa carrière d'éditeur et d'écrivain – a une source très ancienne. Il est né d'une injustice grave qu'elle a subie dans son adolescence dans une petite ville de la Vienne. Elle décrivait une relation amoureuse qu'elle avait eue avec une de ses camarades dans un cahier. Et ce cahier fut volé par sa sœur. Sa sœur le donna à un garçon qui avait été son premier flirt, et celui-ci le fit circuler pour s'en moquer parmi ses camarades. La chose devint publique, motivant insultes, et même, violences physiques. Des mères de famille l'arrêtaient dans la rue pour la battre en la traitant de putain. Elle griffait les gamins qui la poursuivaient, d'où son surnom de « La Tigresse ». La gendarmerie, au lieu de punir le vrai crime, le vol du cahier, entreprit de sermonner les deux familles. Régine fut chassée de son institution religieuse. Manon, son amie, la séductrice, dans une école publique et appartenant à une famille plus aisée, put continuer à afficher son homosexualité sans être inquiétée. Régine en demeura incapable d'écrire pendant longtemps. La suite de sa vie montre pourtant qu'elle surmonta ce traumatisme victorieusement.

Cela m'a rappelé le récit que m'a fait il y a peu par un ami, Alain Moreau. Ce fut un éditeur doublement célèbre pour deux raisons qui ne sont pas les bonnes : d'abord d'être l'inventeur d'une forme d'édition que, sans l'appeler « à compte d'auteur », il avait eu la finesse de baptiser « La pensée Universelle », et qui n'a cessé depuis de faire des émules ; ensuite, pour avoir publié, dans les années 80, un livre qui lui valut les foudres de la censure, qui s'appelait « *Suicide Mode d'Emploi* ». Cela lui valut une tentative d'assassinat. Et même une condamnation qui fut amnistiée par le président Mitterrand, grand amateur de livres, mais qui lui coûta quand même la légion d'honneur. C'est en réalité un scénariste de talent, à qui l'on doit, notamment, deux très bons films sur Louis-Ferdinand Céline.

A tout juste dix-sept ans, et déjà désireux d'écrire, il avait rencontré un libraire qui, le trouvant beau garçon, flattait son amour de la littérature. Il avait d'abord confié à un cahier une ébauche de roman nourrie de son journal intime. Puis il avait confié le cahier à ce libraire, qui, sans rien lui dire, l'avait tapé à la machine et envoyé à un éditeur. Un beau jour, ce manuscrit revint, refusé, au domicile de ses parents. Le contenu jusqu'alors gardé secret de ce journal créa dans sa famille un tel scandale qu'il se sentit obligé les quitter et « monter à Paris ». Il en conserva, m'a-t-il dit, un blocage dans l'écriture qui dura longtemps.

Y a-t-il nécessairement derrière tout désir d'écrire une mésaventure de ce genre ? En ce qui me concerne, quelque-chose de semblable se produisit, alors que j'avais précisément huit ans. J'étais, comme Régine Deforges, et sans doute des millions d'autres enfants de par le monde, un grand amoureux de la Comtesse de Ségur. Et dans cette même bibliothèque rose, j'avais trouvé un roman passionnant qui n'était pas d'elle, la comtesse Sophie Rostopchine, et qui s'appelait « *Le Cirque Amboise* ». Il y était question d'une troupe d'enfants qui, sans adultes, avec leur cirque ambulante, se rendaient de ville en ville dans une roulotte. Je m'étais immédiatement approprié ce récit. Sans y changer grand-chose, j'en avais rempli un grand cahier dont j'entrepris un jour de faire la lecture publique, au salon, en présence de mon père, ma mère, et quelques un de leurs amis. J'ai tout oublié de ce qui était écrit là-dedans, sauf une phrase que mon père répéta et qui déclencha son hilarité, une hilarité qui me glaça pour longtemps : « *Monsieur le maire était un homme de cœur !* » Ah Ah Ah ! fit mon père. Ah Ah Ah ! firent les amis. Je n'y voyais rien de ridicule : en arrivant dans un nouveau village, les enfants avaient demandé au maire la permission d'y planter leur chapiteau. Et puisqu'il la leur avait accordée, oui, « *Monsieur le maire était un homme de cœur !* ». Avais-je inventé cette phrase ou l'avais-je

simplement copiée ? Je n'en sais rien, mais même si j'ai beaucoup écrit dans ma vie, et même des pièces de théâtre, je ne me suis plus jamais essayé à ce genre-là, le roman. La caractéristique de certaines moqueries entendues dans l'enfance est de vous blesser pour longtemps. Heureusement, comme je le rappelais au début de cette anachronique, à l'inverse, certains encouragements récoltés par la suite ont le pouvoir de vous tenir chaud toute une vie !

J'ai eu une conversation au téléphone ce matin, avec une amie, Annabelle, qui ne sait pas encore si elle veut ou ne veut pas « être écrivain ». Elle était à cette soirée à La Lucarne autour de Régine et m'a dit ! « Tu vois, pour être écrivain, il faut avoir des traumatismes, avoir souffert. Tu ne peux pas écrire « *Cui cui les petits oiseaux* », ça n'intéresse personne ! » Je lui ai dit que je n'en savais rien, qu'il y a, en tout cas, toute une littérature japonaise, les haïkus (si chers au cœur de Sooky Maniquant, justement) qui ne se préoccupe de rien d'autre : saisir la beauté fugitive du vol d'un oiseau ou d'un cerf-volant, d'un instant d'harmonie entre le petit soi et le ciel immense, ou même la fascination pour un minuscule fragment du paysage, une feuille morte sur un arbre qui prend des airs de papillon, ou des allures de chaloupe en descendant le ruisseau.

La peinture orientaliste

Je ne veux pas vous quitter sans vous parler d'un livre que je voulais explorer en détail depuis des mois, depuis que celui qui l'a édité, Erol Makzume, me l'a offert en personne : le 17 janvier 2013, lors d'un de ses brefs séjours à Paris, au café Sarah Bernardt, place du Châtelet. Cet ouvrage pèse un kilo et demi, il a la hauteur d'une feuille de papier A 4 et deux doigts de largeur en plus. Il

comporte 300 pages sur papier glacé illustrant les mémoires, publiés en italien et en anglais, d'un peintre du nom de Fausto Zonnaro, (1824-1927). Originaire de la région de Padoue, après avoir peint Venise, Naples, fréquenté Paris, les Impressionnistes encore impécunieux et peint comme eux le Cap d'Antibes, il part pour Constantinople (comme on appelle encore Istanbul) non sans avoir été précédé une femme qui n'a peur de rien. Après avoir trouvé pour eux atelier et maison, elle deviendra sa femme, la mère de ses enfants, en même temps que la photographe de toute son œuvre et son meilleur agent de relations publiques. En grande partie grâce à elle mais aussi grâce à son talent, Zonnaro devient peintre officiel de la cour du sultan Abdulhamid de Turquie. Il peindra son fils le petit prince Abddürrahim, à peine haut d'un mètre et affublé d'un costume d'officier, des bottes avec éperon et plusieurs médailles sur la poitrine, avec un sabre presque plus haut que lui. Zonnaro rapporte qu'un serviteur, après avoir porté l'enfant dans ses bras à la mosquée, le portait de la même manière dans son atelier pour poser. L'ennui est que l'insupportable petit prince ne tient pas en place et insiste pour ajouter lui-même au tableau quelques coups de pinceau. Ou encore, Zonnaro peint la blonde fille de l'ambassadeur britannique dans une chaise portée par quatre Turcs en chéchia.

Son journal, pour qui a la patience de le lire, est un trésor de détails précis sur cette époque et ce que pouvait être alors la vie d'un des maîtres de ce que l'on a baptisé « la peinture orientaliste ». Il raconte lui-même comment il se met au garde à vous « comme on m'a appris à le faire dans l'armée italienne » devant son royal employeur, ou comment on le charge, à la tête d'une armée de serviteurs, de dépoussiérer les tableaux entassés en vrac dans une réserve pour décorer les lieux après qu'il en ait choisi les plus beaux.

Erol Makzume est un très grand collectionneur de ce style de peinture, qu'il prête généreusement à de nombreux musées. Un bon tiers des tableaux reproduits dans le livre fait partie de sa collection privée. C'est un livre très instructif, en ce sens qu'il donne une illustration précise de ce que l'écrivain Edward Saïd a appelé « L'Orientalisme », c'est-à-dire l'invention de l'Orient par l'Occident. Etonnant, le mal que se sont donnés, partout dans le monde, tant de peuples pour ressembler aux images que s'était forgées d'eux l'Occident. Le paradoxe est qu'un siècle plus tard, une élite turque collectionne elle-même ces peintures à prix d'or. Rien d'étonnant à une telle passion. Ne collectionne-t-on pas aussi, partout dans le monde, des images de l'épopée de Napoléon ? Un portrait unique de l'Aiglon en costume militaire a été mis aux enchères en mars 2013 pour 300.000 euros. Ce qui rend ces tableaux si précieux, c'est peut-être le fait qu'ils illustrent un passé à jamais révolu.

(A suivre)

azeraphim@aol.com



Sooky Maniquant, mixed media, années 2000

(A suivre) azeraphim@aol.com